

Le sacrifice de Jésus-Christ et de l'Eglise

Carême 2016 ; Paris, paroisse St-Eugène

2. La vertu de religion (2^e dimanche de carême, 21 février)

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit

M. le curé, M. le vicaire, mes biens chers frères, dimanche dernier, j'ai paru prêcher contre le propos donné à ces conférences de carême, qui est d'enseigner que le sacrifice peut être regardé comme la forme de la vie chrétienne, selon ce mot que je rappelais de l'Apôtre saint Paul aux Romains : *Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre personne tout entière en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu : c'est là, pour vous, la manière de lui rendre un culte* [Rm 12, 1].

Or, c'est là une prédication qui semble directement contredire à une parole de Jésus-Christ lui-même, qu'il tirait des anciennes Ecritures d'Israël au chapitre 6^e du prophète Osée, et qui se rencontre par deux fois, à trois chapitres de distance, dans l'Evangile selon saint Matthieu : *C'est la miséricorde que je désire, et non le sacrifice* [Mt 9, 13 ; 12, 7].

C'est la miséricorde que je désire : la miséricorde est aimable et désirable pour Dieu, parce qu'elle ressortit à son être même. Certes, il semblerait d'abord qu'elle y tînt de manière moins essentielle que cette Sagesse, en qui le Père se connaît soi-même et qu'il engendre, et qui est un autre nom du Fils ; ou cet Amour dont s'entraiment le Père et le Fils Unique, et qui est un autre nom du Saint-Esprit. Cette Sagesse et cet Amour, qui sont la Vie de la sainte et bienheureuse Trinité ; cette Sagesse et cet Amour, dis-je, sont de toujours à toujours ; Dieu qui se connaît éternellement : voilà sa Sagesse ; Dieu qui s'aime éternellement : voilà son Esprit-Saint. Mais pour que la divine Miséricorde se déclare, il faut la misère d'un monde : un monde qui, lui, n'est pas de toujours à toujours, mais qui, créé par Dieu, connut un commencement ; un monde qui fut créé non pas misérable, mais dans un ordre et une harmonie qui publiaient hautement qu'il était créé avec sagesse et par amour, afin que parmi les créatures, celles qui se trouvaient capables de connaître et d'aimer y reconnussent leur Créateur comme le seul objet où leur amour pût se reposer et trouver ainsi paix et bonheur.

C'est là une vérité que la nature sublime des anges put distinguer bien mieux encore que la nôtre. Aussi bien l'ont-ils tous distinguée dès l'instant qu'ils furent créés ; mais l'être des anges n'étant qu'un éternel instant, dans ce même et unique instant, certains l'ont voulu

pour toujours rejeter de devant leur esprit, parce que voulant n'aimer que soi, leur amour propre est allé, selon le mot de saint Augustin, jusqu'à la haine de Dieu.

C'est là, assurément, la plus grande des misères, que de se dérober ainsi soi-même au seul bonheur qui soit conforme à sa nature. Ces anges apostats se sont-ils figuré alléger le poids cette misère en l'étendant à l'univers visible, en enseignant à l'homme, qui en est le chef, à se méfier de Dieu et de ses ordres ? Voulurent-ils bien plutôt, dans leur rage contre Dieu, soustraire cette province à l'empire de Celui en qui ils ne voulaient point voir un père, mais un souverain despotique et jaloux ?

Nous savons bien, mes frères, que ce sont là les vues dont le monde se trouve dès l'abord prévenu au sujet du Dieu des chrétiens, et dont le prince de ce monde a persuadé le monde. Tel est l'air que nous respirons aujourd'hui, et dont la peste peut-être ne nous laisse pas entièrement indemnes, quelque nourris dans la vérité que nous ayons été parfois dès l'enfance. La Sainte Ecriture nous enseigne à reconnaître dans le Seigneur un Dieu de miséricorde ; mais il nous arrive, avec le monde, d'être moins frappés des marques de sa bonté, que de celles d'une justice que, du haut de ce que Pascal appelle notre « misérable justice », nous ne laissons pas de trouver sévère et sans indulgence. A l'adresse de ce Dieu, avouons que nous reprendrions volontiers les paroles du dernier serviteur de la parabole des talents : *Seigneur, j'ai appris à te connaître pour quelqu'un d'âpre au gain : tu moissonnes où tu n'as point semé, et tu ramasses où tu n'as rien répandu. Aussi, j'ai pris peur* [Mt 25, 24]. A l'école – ce n'était certes pas une école catholique, mais on nous y donnait néanmoins à étudier certaines pages de la tradition biblique – on nous faisait lire à l'instar d'un conte cruel le récit de la Genèse où le Seigneur chasse Adam et Eve de son paradis. Il est vrai qu'ils lui avaient désobéi. Mais à celui que les ministres de l'Eglise donnent pour un Dieu de miséricorde, qu'aurait-il coûté de leur pardonner ? Manger un fruit, même défendu, n'est-ce pas un mince sujet pour les faire déchoir, et toute la race humaine avec eux, du don merveilleux d'une nature répondant non seulement sans résistance, mais même avec usure aux soins de l'homme pour la cultiver ; d'un corps exempt de toute peine et de toute maladie ; d'une âme entièrement dégagée de ces passions dérégées par quoi la raison est devenue comme l'otage de nos sens ; et d'une immortalité, enfin, d'où nous fussions passés sans peine ni douleur à la vie éternelle, où l'on jouit de Dieu de telle manière que même l'amour de soi ne peut nous détourner d'aimer le Seigneur ?

C'est ainsi qu'aujourd'hui, comme à l'aube des âges, l'esprit du monde, tel un serpent plein de ruse, se sert de la parole même du Seigneur, ici déposée dans la sainte Ecriture, pour élever dans notre cœur des doutes sur la bonté de Dieu pour les hommes. Mais l'Esprit Saint, qui est un prédicateur plus insinuant encore, car il pénètre *jusqu'aux jointures de l'âme*, dit la Lettre aux Hébreux [4, 12], y parle plus haut que ces doutes. Avec les Pères, avec le grand Augustin surtout, il nous donne à entendre que Dieu n'est pas moins miséricordieux qu'il est juste, quand il poursuit la désobéissance de nos premiers parents, qu'il les chasse sans retour du jardin de délice, et nous prive avec eux de si grands biens.

Voilà Adam, déclarait la Trinité éternelle, voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie, et qu'il ne prenne aussi de son fruit, et qu'en mangeant il ne vive éternellement [Gn 3, 22]. N'est-ce pas là, dit le monde, parler en monarque incommode, jaloux de ses prérogatives, qui châtie avec une rage vengeresse le moindre attentat contre sa majesté ? – Vous n'y êtes pas. Un Dieu que la foi enseigne être si fort au-dessus de tout qu'il est hors de toute menace consulte ici moins sa grandeur et sa majesté que sa bonté et le bien des hommes. Qu'est-ce en effet, selon le langage de la sainte Ecriture, que *savoir le bien et le mal*, sinon résoudre soi-même ce qui est bien et ce qui est mal, c'est-à-dire, ce qui est bonheur ou malheur. En contrevenant à l'ordre de Dieu, l'homme, dans son orgueil, s'est figuré trouver son bonheur en l'homme, alors que le bonheur de l'homme est tout en Dieu. Si donc le Seigneur eût laissé libre pour Adam et sa descendance l'accès au fruit de l'arbre de la vie éternelle, l'homme se fût déterminé à jamais pour cette fin que son orgueil lui désignait, je veux dire : soi-même. Il eût vécu éternellement sans doute, mais il eût éternellement manqué le seul bonheur que réclamait sa nature. Il eût été malheureux pour toujours.

Adam ; innocent, vertueux et immortel ; Adam, dont la raison commandait aux sens et aux créatures ; Adam libre, en un mot, de toute concupiscence ; Adam, dis-je, a donné dans un orgueil qui fait tout son malheur, parce qu'il le fait se préférer soi-même à Dieu. Et c'est pourquoi le Seigneur, en père très avisé et très bon, lui retire tous ses biens, dût-il n'être pas d'abord compris de l'homme, son enfant bien-aimé, qui ne voit ici qu'une odieuse rigueur. Car il fallait que l'homme se sentît misérable d'avoir ainsi quitté Dieu ; qu'il s'avisât que cette immortalité dont il ne rêve si fort aujourd'hui que parce que jadis elle fut sienne ; que de cette immortalité, dis-je, sa nature est incapable, et qu'elle était un don de Dieu surajouté à sa nature ; il fallait qu'il subît l'empire de ses passions, pour qu'il ait chance un jour de se

tourner vers Celui qui le pourrait seul tirer de cette honte. Il fallait que le monde visible se rebellât contre lui, et que les événements fussent, dans le cours borné de sa vie, contraires à ses vœux, pour qu'il connût la souffrance et la croix de Jésus-Christ, où la bonté et la puissance du Dieu qui donne sa paix parmi les tourments les plus affreux se déclare avec plus d'évidence – chose étrange, mais très véritable –, que lorsque Dieu comblait l'homme de ses faveurs au milieu d'un jardin de délices.

Car la concupiscence, à quoi Dieu consentit que nous fussions asservis, a du moins ceci d'heureux qu'elle peut affaiblir en l'homme la tentation de l'orgueil. Nous voyons que les impudiques, comme les pécheresses publiques et la femme adultère, reconnaissent en Jésus leur Seigneur ; les riches publicains de même ; les puissants de la terre aussi, car même Hérode le tétrarque n'était pas à ce point ébloui de son pouvoir, qu'il *n'aimât écouter*, dit saint Marc [6, 20], les sévères enseignement du saint précurseur de Jésus-Christ ; les mages, ces astrologues, gens occupés de matières de science, mais d'une science païenne qui n'a pour objet qu'un monde visible et tout matériel, assez semblable, sous ce rapport, à celle que notre siècle fait vanité de révéler ; ces mages figurent parmi les premiers qui reconnurent la vraie Lumière, le Créateur de la lumière et des luminaires célestes, né au milieu d'une nuit dans le recoin le plus obscur de l'univers.

Les seuls qu'on voit le rejeter seront donc les pharisiens et leur semblables : gens estimables et d'exacte vertu, mais d'une vertu qui, en présence de Jésus-Christ et de sa parole, se découvre n'être qu'humaine, et qu'ambition de se rendre parfait, afin de s'en faire un mérite devant le Seigneur ; s'avançant dans le temple avec assurance et le front levé, tandis que le publicain demeure près du seuil, humblement incliné. A la Vérité éternelle qui promet qu'elle les rendra libres, ils répliquent avec superbe : *Nous n'avons été esclaves de personne : comment peux-tu dire : Vous deviendrez libres ?* [Jn 8, 32-33].

L'Écriture nous offre ces peintures de l'orgueil afin d'inspirer à ses fidèles l'horreur de « ce moi humain » dont la nature est de « n'aimer que soi et de ne considérer que soi », dit Pascal. On ne voit pas en effet qu'aucun pharisien se soit converti à la prédication du Christ, dont le progrès n'aboutit qu'à rendre leur cœur chaque fois plus endurci. Toutefois, c'était pour que la miséricorde de Dieu parût avec plus d'éclat au livre des Actes par le brisement de ce cœur chez Saul, le plus zélé des pharisiens. C'était aussi pour qu'on ne pût douter que cette puissance de salut qui se déclarait lors en saint Paul n'eût sa source à la croix de Notre-

Seigneur Jésus-Christ, puisque la plus brillante victoire du royaume des cieux sur un orgueil fanatique, était réservée pour les jours qui suivirent son mystère.

C'est à ce coup qu'on vérifie que la miséricorde est désirable à Dieu, parce que Dieu, enfin, se peint là tout entier. Il avait créé le monde avec sagesse et par amour, de sorte que le monde portait dès l'origine les marques du Fils, Sagesse de Dieu, et de l'Esprit, qui est amour. Mais le monde ne pouvait encore reconnaître que Dieu est Père, et Père tout-puissant, comme le proclame la foi de l'Eglise. Pour créer, il n'a qu'à parler ; sa puissance ne rencontrant nul obstacle, elle n'était pas assez déclarée. Mais se faire aimer d'une âme humaine, que l'astuce du démon a rendue à ce point farouche devant son Dieu, c'est là vraiment qu'éclate cette puissance de la divinité. Mais ce n'est rien pour Dieu que de se faire aimer, s'il ne se fait aimer comme Père. Il est, dit l'Eglise, le Père tout-puissant : c'est-à-dire que l'usage de sa puissance sert en lui ses desseins paternels. Or, quels sont les desseins d'un père, que de communiquer à des enfants et son être et sa vie ? Comme tout l'être d'un fils est de recevoir, celui d'un père est de donner et non de recevoir. Aussi les fils de Dieu se déclarent-ils vraiment pour les fils de ce Père dont tout l'être est de donner, quand ils donnent comme Lui, gratuitement [cf. Mt 10, 8] ; *Donnez, et vous recevrez* [Lc 6, 38] : non pas seulement des biens périssables ; mais vous *recevrez* au sens fort et absolument : c'est-à-dire que vous vivrez toujours davantage selon votre état de fils où le baptême un jour vous aura établis.

C'est la miséricorde que je désire : je l'aime et la désire en moi, comme étant la vérité de mon être de Père ; je la désire en vous, car vous êtes mes fils, instruits ainsi par mon Fils Unique : *Soyez miséricordieux, comme votre Père du ciel est miséricordieux* [Lc 6, 36].

Je ne désire pas le sacrifice. Je ne le désire pas car je suis Père, dont l'être est de donner non pas de recevoir. Je ne le désire pas car je suis le Dieu qui vous crée et vous sauve, bien différent en cela de tous les dieux des nations.

J'avais entrepris la dimanche dernier, mes bien chers frères, de vous dépeindre ces dieux tels que l'erreur païenne se les figurait, les donnant en effet, auprès des humains, pour de grands amateurs de sacrifices. Les dieux des païens, ce sont d'abord des êtres qui ont faim et soif : ceux d'en bas ont soif de sang ; ceux d'en haut, de viandes immolées en holocauste, dont le parfum montait jusqu'à leur trône.

Certains demi-savants, ennemis de la foi révélée, se sont naguère avisés d'attaquer cette foi en relevant combien certaines des plus célèbres pages de la sainte Ecriture, et des plus décisives pour notre tradition chrétienne ; combien le récit du jardin d'Eden, par exemple,

dépend étroitement des mythes de la Mésopotamie, que les juifs avaient pu connaître pendant leur exil à Babylone, et que réunit la fameuse épopée de Gilgamesh ; de sorte qu'il ne faudrait pas se laisser éblouir par cette véhémence dont usent ordinairement les prophètes d'Israël à l'encontre des princes et des citoyens du peuple saint qu'ils voient donner dans des croyances et des pratiques superstitieuses ; car si de tels mélanges se pouvaient produire, qui sont le propre, nous l'avons vu dimanche dernier, du paganisme, c'est qu'il était, au fond, assez égal dans l'esprit des gens de ce temps de se tourner vers des dieux étrangers ou vers le Seigneur, dont on ne voyait pas bien ce qu'il avait d'unique. Cependant, auprès des esprits honnêtes, tant s'en faut que la comparaison tourne à la confusion de la foi, qu'elle la fait voir tranchant bien fort sur les vues dont les humains étaient jusqu'alors prévenus : et certes, il fallait bien qu'elle vînt de plus loin que de notre seule humanité. Car, au travers même d'une conformité toute matérielle, la nouveauté de la Genèse se fait jour, et contredit singulièrement l'épopée de Gilgamesh. Dans l'un et l'autre récit, il est vrai, l'homme est modelé du sol par une divinité, qui l'établit sur la terre afin qu'elle soit cultivée par lui. Mais, là, il la cultive en esclave, et pour nourrir des dieux, qui condescendent à lui en abandonner le reste ; au lieu que le Seigneur établit Adam sur la terre dont il est issu comme en un jardin dont il est le maître, et maître aussi du fruit de son travail.

Et la raison d'une telle libéralité du Seigneur en faveur de sa créature nous est déclarée au psaume 49^e par la voix du Seigneur qui s'y fait lui-même entendre : *Ecoute, mon peuple, je parle. [...] Tes holocaustes sont toujours devant moi. [...] Cependant, je ne prendrai pas un seul taureau de ton domaine, pas un bélier de tes enclos. Car si j'avais faim, venait-il de déclarer, je n'irai pas te le dire : tout le gibier des forêts m'appartient, et le bétail des hauts pâturages.* Mes frères, mesurons-nous assez les conséquences pour l'humanité de la révélation d'un Dieu ne mangeant point ? Cela dut engager la ruine de cet esprit qui dicta la pratique des sacrifices aux idoles, et qu'on a vu destinés pour une part du moins à nourrir les dieux de viandes grasses, et à les abreuver de sang.

Je dis : « pour une part ». Car les sacrifices ont une autre portée. Ils sont un hommage que l'homme rend à la divinité, comme un vassal à son suzerain. L'homme publie par eux l'excellence qu'il lui reconnaît, et le degré d'élévation et de gloire qu'elle possède au-dessus de lui. Elle est ainsi son supérieur, et l'on ne se produit jamais devant un supérieur sans quelque espèce de cérémonie. Saint Thomas observe toutefois que s'il est d'usage que nous présentions des présents à nos supérieurs et souverains de cette terre, ces présents ne

6

consistent pas en des sacrifices : cela est réservé, comme le terme l'indique, pour ceux dont l'être est sacré, et d'un autre domaine que le nôtre. Les liturgies de la terre le figurent par des seuils et des frontières que tous ne sauraient franchir indistinctement ni sans accomplir quelques rites.

Le temple de Jérusalem composait ainsi toute une succession de parvis : les païens ou gentils n'avaient accès qu'au plus extérieur ; au-delà, celui des fidèles ; dans le sanctuaire, l'emplacement dédiés aux lévites. Les prêtres seuls approchaient de l'autel des sacrifices ; quant au saint des saints, qui était proprement, derrière un voile, la demeure de Dieu, le grand-prêtre seul était admis à y pénétrer, et cela une fois l'an. L'avènement de l'Israël nouveau qu'est l'Eglise ne mit pas fin à ces dispositions, alors même que le voile du sanctuaire fut pour jamais rompu au moment que Notre-Seigneur remit son esprit à son Père ; il est vrai que le véritable sanctuaire nous fut révélé désormais comme étant ce corps mystique de l'Eglise dont Jésus-Christ est la tête, et dont nous sommes chacun des *pierres vivantes* [1 P 2, 5] de par cette vie de la foi déposée dans nos âmes. Mais comme un corps sensible est uni à ces âmes en une même chair, il convenait que ces mystères nous fussent vivement représentés sur cette terre par ces temples faits de pierres taillées où les chrétiens se rassemblent. Au sommet des degrés, l'autel figure la Tête du corps, d'où tout l'ensemble s'ordonne. Tous les chrétiens, nous le verrons, sont établis prêtres par le baptême selon un sacerdoce intérieur et mystique, de la même nature que celui de Jésus-Christ, dont le sacerdoce, rappelle l'Epître aux Hébreux, n'avait rien de public, puisqu'il n'était pas de la race des prêtres issus d'Aaron. Il convenait, là aussi, que ce sacrifice spirituel fût publiquement représenté par l'action liturgique de divers ministres, que le concile de Trente appelle les « serviteurs du sacrifice extérieur (c'est-à-dire, public) de Jésus-Christ », et qui est le véritable principe du sacrifice des chrétiens. Si bien que la place qui est devant l'autel, et qui est le lieu propre de ces divers ministres, figure le sanctuaire de nos âmes consacrées par le baptême. De même que dans l'Eglise, dit saint Paul, *tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas prophètes* [1 Co 12, 29], cette diversité étant le gage de sa vie et de sa puissante harmonie ; de même, la clôture qui s'étend à l'entour du sanctuaire n'attente en rien contre l'unité de l'édifice, qui figure celle du corps ecclésiastique.

Tous ces seuils, donc, que les temples étendent aux yeux de l'homme entre l'homme et la divinité, et les cérémonies, qui leur sont liées, comme de se signer avec l'eau bénite, sont pour imprimer vivement à l'esprit de l'homme les vues conjointes de la majesté de Dieu et de

sa petitesse à lui ; ce dont l'avertit plus vivement encore la célébration du sacrifice, et les respects dont les rites prescrits enseignent à l'entourer.

Les païens cependant se persuadaient que l'observance exacte de ces rites, et l'absence de tout défaut chez les victimes, était ce qui plaisait essentiellement au dieu qui, voyant reconnue sa domination sur les humains, leur était ainsi rendu propice, et disposé à les écouter. Mais le Seigneur, qui n'eut qu'un mot à dire pour que le monde fût, et qui n'aurait qu'un mot à dire pour que le monde revînt à son néant, n'a que faire de voir sa puissance reconnue par des hommages et des respects ; et c'est pourquoi il dit, encore un coup : *je ne désire pas le sacrifice.*

Et cependant, c'est lui-même qui prit soin d'instruire le peuple saint à les lui présenter dans le temple dont il avait fait sa demeure. C'est donc le bien et le bonheur de l'homme qu'il a en vue, quand il détaille aux 7 premiers chapitres du livre du Lévitique les divers sacrifices qu'il veut qu'on lui offre.

C'est que le sacrifice, qu'enseigne ainsi la loi divine et révélée, ressortit aussi, dit saint Thomas, à la loi naturelle : entendez par là que sa pratique se rapporte à la nature humaine elle-même, qui trouve à s'accomplir dans l'exercice des vertus : ici, la vertu de justice, dont la religion forme une part.

Comme la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, la religion consiste à rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Eh ! quoi ? encore, toujours des devoirs ! Si l'on envisage sérieusement la vie chrétienne, et qu'elle est le partage que Dieu nous fait de sa vie qui est miséricorde ; si l'on considère que la foi s'épanouit en charité, que le même saint Thomas enseigne être une amitié entre l'homme et Dieu ; cette amitié admet-elle d'autres devoirs que tout libres et tout spontanés, loin de ces respects minutieux que prescrivent les rubriques des livres liturgiques ?

Mais c'est là vouloir résoudre l'amitié entre l'homme et Dieu à l'amitié entre les hommes. Et même, touchant celle-ci, Aristote la répute presque impossible entre gens de rangs trop inégaux. Que sera-ce de l'amitié entre une créature et le Dieu de qui il tient la vie, la croissance et l'être, et à la miséricorde de qui elle doit de n'être pas entièrement misérable ? Il est et mon Père et mon Dieu. *Honore ton père et ta mère*, disent le droit naturel et la sainte Ecriture. Quelque soin que j'ai de suivre ce précepte, je sens bien ne pouvoir remplir entièrement ma dette envers ceux qui m'ont donné la vie et la nourriture du corps et de

l'esprit, et que je suis exposé de la sorte à manquer à la justice. Mais prétendre rendre quelque chose à mon Père du ciel, c'est là vraiment une entreprise insensée.

Me voilà voué devant vous, Seigneur, à cet étrange embarras. Je reconnais votre amour et vos bienfaits pour moi : par là je vous aime en vérité. Et cependant, voilà que vos bienfaits m'écrasent, faute que je puisse vous les rendre. Mais j'entends ici David, en qui vous vous plaisez, qui prête à mon trouble les saints accords de son chant, et vous déclare : *Comment rendrai-je au Seigneur tous le bien qu'il m'a fait ?* Et j'entends votre Esprit lui inspirer cette réponse : *J'élèverai la coupe du salut, j'invoquerai le nom du Seigneur* [Ps 115⁽¹¹⁶⁾ 12-13].

Ce geste d'offrande au Seigneur, conforme, sous ce rapport, au mouvement qui anime les sacrifices, c'est le Seigneur lui-même qui enseigne l'homme à l'accomplir. Aussi fut-ce, dans la sainte Ecriture, le couronnement de ses miséricordes pour l'homme, que de lui marquer des sacrifices et des actes de religion à accomplir, de sorte qu'il puisse exercer la justice envers son Dieu. Entendons-nous bien : on ne peut rendre effectivement au Seigneur tout le bien qu'il nous a fait, de sorte que les sacrifices et tous les actes de la religion ne peuvent avoir d'autre portée que symbolique. Dieu, d'abord, en prescrit précisément la matière et les rites, car la justice veut de l'exactitude ; mais la matière singulière en est indifférente : ainsi pourra-t-elle consister en des chants et en des louanges : « Tu n'as pas besoin de notre louange, et pourtant c'est toi qui nous inspires de te rendre grâce ; nos chants n'ajoutent rien à ce que tu es, mais ils nous rapprochent de toi », est-il dit dans une préface de la messe, qui en emprunte la pensée à saint Augustin.

C'est ainsi que Dieu voulut mettre sous les yeux de son peuple des sacrifices, afin de le porter, par ces actes extérieurs de la religion, jusqu'à l'esprit de la religion, par quoi l'homme se trouve engagé, non pas seulement à imiter Dieu son Père dans l'exercice de la miséricorde, mais encore à rendre justice et honneur à Dieu, à propos de tout acte de vertu. « Par exemple, dit à ce propos Thomas d'Aquin, on fait aumône de ses biens pour Dieu, ou bien on s'inflige quelque pénitence par révérence pour Dieu » [IIa IIae, q. 85, a. 3]. C'est d'après cet esprit de la religion que, selon la première demande de l'oraison dominicale, l'homme apprend à sanctifier le nom du Dieu Trois fois-Saint. Si donc la miséricorde et la prière sont l'âme de la vie chrétienne, comme je vous le montrais dimanche dernier, le sacrifice en est pour ainsi dire le corps, quand le fidèle accomplit tout pour la gloire de Dieu. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.